

Donnez-moi des roses

La Belle et la Bête, France / Allemagne, 2014, 1 h 52

Maxime Labrecque

Number 293, November–December 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73072ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Labrecque, M. (2014). Review of [Donnez-moi des roses / *La Belle et la Bête*, France / Allemagne, 2014, 1 h 52]. *Séquences*, (293), 48–48.

La Belle et la Bête

Donnez-moi des roses

Il était une fois un réalisateur qui voulait en mettre plein la vue. Pour y parvenir, il veilla à ce que l'aspect visuel de son film soit époustouflant jusque dans les moindres détails. Or, dans cet élan d'enthousiasme stylistique, il omit de peaufiner le récit et laissa les pauvres comédiens se débrouiller seuls, tels des automates. Fin.

Maxime Labrecque

L'adaptation d'un conte n'est pas une tâche simple. Tout un imaginaire collectif plane autour de ces œuvres maintes fois reprises, souvent édulcorées. Si le merveilleux est un champ vaste et fertile, dont les récoltes sont destinées à enchanter les bonnes gens, les récits qui en émergent ne sont pas pour autant vides de sens. Les personnages sont bien définis et le récit repose sur une structure claire, telle que révélée d'abord par Vladimir Propp. Mais avec son adaptation de *La Belle et la Bête*, Christophe Gans ne sait pas trop à quel public s'adresser, si bien que le ton du film est inégal et qu'il perd par moments l'intérêt du spectateur en prenant des détours laborieux. L'amorce était pourtant intéressante : la belle – on le devine – raconte sa propre histoire à des enfants, alors que les images du livre s'animent. Cette forme narrative récurrente a l'avantage d'élaguer les scènes plus difficiles à filmer, en produisant des ellipses opportunes. Cette astuce permet aussi, sous le couvert de préserver la richesse du texte, d'exprimer en quelques mots des états d'âme complexes qu'il serait ardu de représenter à l'écran.

Les deux principaux problèmes du film sont de l'ordre du jeu des comédiens et du récit. D'abord, on ne peut pas dire que les comédiens sont mauvais, mais il semblerait que le texte qu'ils ont à réciter ne colle pas avec leurs personnages. Cela se remarque principalement chez la cartomancienne Astrid et chez le bandit Perducas – personnage apparemment sombre et menaçant – qui s'exprime dans un langage fleuri sur un ton voluptueux : « Ton parfum, tes présages... Tu as trop de pouvoir sur moi. » Mais c'est chez la Bête que l'écart est le plus flagrant. Certes, on comprend qu'il s'agit d'un noble, et il en conserve la posture, mais doit-il vraiment marquer chaque syllabe des mots qu'il prononce, comme s'il pratiquait un exercice de diction ? Même lorsqu'il est en colère, le texte paraît trop récité. On ne peut certes pas jeter le blâme uniquement sur le comédien en le qualifiant de monocorde, car ce phénomène est omniprésent dans le film, si bien qu'on ne se concentre plus sur ce qui est dit, mais sur la façon dont le tout est dit. Par ailleurs, le fait que la Bête ressemble à un gigantesque tamia rayé provoque un certain amusement. Ensuite, le récit subit diverses entorses nuisant à la substance de l'histoire, alors que l'accent est mis sur des éléments accessoires. Par exemple, à travers les scènes oniriques où Belle voit le prince avant qu'il ne soit la Bête, il est concevable qu'elle puisse ressentir une certaine pitié, voire un début de compassion pour ce dernier... mais certainement

pas de l'amour. Cette relation, pourtant fondamentale au bon dénouement de l'histoire, n'est pas suffisamment développée et Belle passe subitement de la crainte au dévouement. De plus, en ajoutant d'amusantes petites créatures aux oreilles pendantes dans le château – les meilleurs amis de Belle apparemment –, on cherche à plaire à un public plus jeune en insérant ici et là quelques scènes badines. Le temps accordé à ces apartés aurait dû être mis à profit autrement afin de développer la relation avec la Bête. On en vient même à s'ennuyer de Lumière et de Big Ben, le candélabre et la pendule du film de Disney.



Une certaine douceur nostalgique

Malgré tout, la direction photo est soignée et absolument superbe. Le traitement de l'image, avec ses teintes sépia, amène une certaine douceur nostalgique aux scènes. La direction artistique, les costumes et les coiffures sont également somptueux, comme dans *Mirror Mirror* (2012) de Tarsem Singh. Les scènes au château crépusculaire, couvert de lierre et de feuilles mortes, sont particulièrement appréciables, tout comme les scènes de dîner. Certes, il y a quantité d'images de synthèse, mais le mariage avec les décors réels et les personnages se fait sans trop de heurts. Cependant, par moments, notamment lors de la bataille avec les géants de pierre, on se croirait davantage dans un jeu vidéo élaboré que dans un film. Peut-être, au fond, est-ce dû au fait que la frontière entre les deux est de moins en moins étanche.

■ **Origine :** France / Allemagne – **Année :** 2014 – **Durée :** 1 h 52 – **Réal. :** Christophe Gans – **Scén. :** Sandra Vo-Anh, Christophe Gans, d'après l'œuvre de Gabrielle-Suzanne de Villeneuve – **Images :** Christophe Beaucarne – **Mont. :** Sébastien Prangère – **Mus. :** Pierre Adenot – **Son :** Ken Yasumoto – **Dir. art. :** Thierry Flamand – **Cost. :** Pierre-Yves Gayraud – **Int. :** Léa Seydoux (Belle), Vincent Cassel (La Bête / Le Prince), André Dussolier (Le père), Eduardo Noriega (Perducas), Myriam Charleins (Astrid), Audrey Lamy (Anne) – **Prod. :** Richard Grandpierre – **Dist. / Contact :** Niagara.